



PH13

Enquête de terrain

**Mécanicienne :
Un métier tirillé entre passion et abnégation**

Avant-propos

Systématiquement, les noms *couturier* et *brodeur* sont accordés au féminin : et pour cause, ces métiers sont, dans l'imaginaire collectif, destinés aux femmes. En effet, jusqu'en 1965 – où les femmes ont obtenu le droit de travail sans l'autorisation de leur mari – le rôle féminin était de s'occuper du foyer. Les femmes effectuaient donc beaucoup de tâches manuelles telles que la couture durant leurs journées. Ainsi, bien que les mentalités aient changé depuis le XXe siècle, l'héritage culturel français reste empreint de l'attribution de la couture et la broderie à la figure féminine.

A l'heure actuelle, le métier reste pratiquement exclusivement féminin. Les quelques hommes couturiers ont souvent beaucoup d'ancienneté et proviennent de pays étrangers. Cela s'explique par le fait que leurs pères étaient autrefois tailleurs et qu'ils ont montré les ficelles du métier à leur fils. En arrivant en France, ces derniers ont, par respect de la tradition, choisi de suivre les traces de leur père en devenant couturiers. Cependant, les hommes effectuant ces métiers sont réellement minoritaires.

Dans ce mémoire, nous accorderons les termes *couturière* et *brodeuse* au féminin, non pas pour contribuer à la ségrégation professionnelle déjà mise en place, mais pour mettre en exergue son côté rétrograde.

Remerciements

Nous souhaitons tout particulièrement remercier la couturière et la brodeuse qui ont accepté de répondre à nos questions pour l'élaboration de ce mémoire, pour avoir pris le temps de nous rencontrer à plusieurs reprises et pour nous avoir fait découvrir les multiples aspects de leurs métiers.

Table des matières

Introduction	1
I - La réalité du métier de mécanicienne dans les maisons de haute couture françaises	3
I – 1. Devenir mécanicienne	3
A) Parcours académique	3
B) Un métier qui se transmet	3
I – 2. Être mécanicienne	4
A) Les gestes du métier	5
B) Organisation du métier	6
II – 1. De la passion pour l’art à une profession...	8
II – 2. ...marquée par une liberté de création réprimée	9
A) Un secteur immobile	9
B) Un manque de reconnaissance	9
C) Individuation sociétale	10
II – 3. Un essoufflement au cours de la carrière : « je ne ferai pas ça toute ma vie ! »	13
Conclusion	14

Introduction

Avant d'être regroupé en corporation sous Louis XIV, le métier de couturière appartenait au corps des tailleurs : cette reconnaissance constitue donc une première indépendance pour les pratiquantes de métier.

La couture dans le domaine du luxe peut être assimilée tout d'abord à celle pratiquée pour les cours royales. On observe dès lors une prééminence de la France dans le domaine, liée notamment au rayonnement à travers l'Europe de la cour du Roi-Soleil.

Cependant, pour ce qui est de la haute couture à proprement parler, celle-ci n'apparaît qu'au XIX^e siècle sous l'impulsion de Charles Frederick Worth, qui fonde à Paris sa maison de couture. Cette naissance de la haute couture se fait dans un contexte d'industrialisation qui favorise le développement de la mode non plus à l'échelle de la cour, mais à celle de la bourgeoisie tout entière, avec notamment la création de magasins de nouveautés. Worth introduit alors des pratiques qui font de son activité de la haute couture, comme les collections ou les défilés de mode, mais surtout le fait de choisir le modèle et de le proposer au client, et non réaliser le modèle que le client commande. Il crée par la suite la Chambre Syndicale de la Confection et de la Couture pour Dames et Fillettes, devenue ensuite Chambre Syndicale de la Couture. Depuis 1945, le terme de *haute couture* est une appellation contrôlée juridiquement. C'est cette chambre syndicale qui, chaque année, anime une commission sélectionnant les maisons qui valident certains critères faisant d'elles des maisons de haute couture.

Paris devient alors le centre mondial de la mode ; c'est à ce moment qu'émerge le nom de Coco Chanel. S'en suit une seconde vague à partir des années 50 et la création des maisons Dior, Yves Saint-Laurent ou Jean-Paul Gaultier. Le secteur s'est par la suite internationalisé mais la France garde une place très importante : 9 sur 15 membres permanents de la Chambre Syndicale de la haute couture sont français. Aujourd'hui, les créations couturières des maisons de couture ne sont pas destinées principalement à la vente, mais plutôt à glorifier l'image de la marque afin de vendre d'autres produits comme des parfums, des lunettes ou du prêt-à-porter. Il ne s'agit donc pas du cœur économique de la maison.

La conception de vêtements du luxe ne se réduit cependant pas au seul métier de couturier ; il fait appel à de nombreuses professions comme la broderie ou bien plus en amont, les métiers de conception des matières textiles (dessinatrices, modélistes, etc.).

Pour ce qui est de notre étude, nous nous sommes intéressées au métier de mécanicienne de confection, qui regroupe les métiers de couturière et de brodeuse. Ce terme regroupe en réalité tous les métiers prenant part à la confection d'une pièce de vêtement, citons notamment les patronneuses et les modélistes. Ce choix a été réalisé afin d'élargir notre vision du processus de production (vision qui gagnerait cependant en profondeur avec la prise en compte d'autres métiers du milieu). Nous gardons malgré tout pour objectif d'affiner nos connaissances sur les métiers qui ont tendance à être rendus invisibles par les directeurs artistiques des maisons de haute couture. Cette invisibilité du métier au cœur même de la création du produit final constitue pour nous un premier étonnement. De plus, dans un contexte de spécialisation des tâches, regrouper ces deux activités (broderie et couture) – qui sont séparées spatialement mais très liées dans le processus de création – nous a semblé intéressant et judicieux.

L'étude est basée sur des entretiens réalisés avec une brodeuse et une couturière. Ces témoignages nous ont permis de récolter des informations clés pour notre compréhension des différentes problématiques liées au métier. Néanmoins, nous ne prétendons ni faire des généralisations ni de la psychologie du travail.

Enfin, ce métier est un des symboles de ce qu'il reste de l'artisanat *à la française*, mais les témoignages et la littérature sur ce sujet sont peu présents pour ce qui est de nos jours, et cette pauvreté dans la documentation d'un métier si riche constitue un autre étonnement. La majeure partie des informations disponibles font en effet référence au passé (XIX^{ème} siècle et avant). Aussi, l'enjeu consiste en l'étude de l'évolution (ou non) de ce métier artisanal dans le domaine particulier du luxe et dans un contexte capitaliste qui tend à faire disparaître l'artisanat au profit d'une production massive et normalisée.

I - La réalité du métier de mécanicienne dans les maisons de haute couture françaises

Nous nous sommes tout d'abord interrogées sur les réalités du métier de mécaniciennes : comment obtenir le titre de mécanicienne ? Quelles sont les voies pour accéder à ce métier ? En quoi consiste concrètement ce dernier ?

I – 1. Devenir mécanicienne

Actuellement, il existe des formations dites professionnelles visant à former des jeunes filles aux métiers du textile. Cependant, une formation « sur le tas » est aussi envisageable pour celles qui désirent faire ce métier, sans passer par des écoles spécialisées. La transmission des savoir-faire par les « anciennes » s'avère aussi essentiel dans la formation.

A) Parcours académique

Il existe une multitude de voies d'entrées pour parvenir au métier de mécanicienne. En général, c'est un attrait pour la mode et les vêtements, puis l'art qui amène majoritairement des jeunes filles à se tourner vers des études de stylisme ou des certificats d'aptitude professionnelle (CAP). Cependant, les débouchés des études de stylisme étant très fermé et moins manuel que les CAP, une large partie des étudiants-stylistes se tournent vers ces formations.

Pour être mécanicienne, différents CAP préparent bien à ce qui les attend dans le monde professionnel : le CAP Arts de la broderie, CAP Métier de la mode vêtement flou ou vêtement tailleur pour la couturière ou encore le CAP Métier de la mode vêtement pour la patronneuse. Suite à cela, l'étudiant peut approfondir ses connaissances pendant deux ans lors de la préparation du brevet des métiers d'arts (BMA) avant d'entrer une maison.

C'est un métier de l'artisanat, il faut donc être manuel, patient, déterminé, avoir le goût du travail bien fait, de l'exigence et de la rigueur.

La voie la plus courante qui mène à ce métier est donc le CAP après le brevet des collèges, mais de plus en plus, des voies alternatives ou passerelles amènent à ce métier. Pour acquérir un plus haut niveau d'études, l'élève peut suivre une formation suite au baccalauréat. Par ailleurs, de plus en plus de formations sont proposées en interne par les maisons ou les ateliers de haute couture. L'exemple le plus connu est le concours proposé par LVMH permettant notamment de décrocher une alternance dans une de leur maison.

C'est également un métier que certains peuvent apprendre « sur le tas » et elles sont alors directement formées par les plus anciennes de l'atelier.

B) Un métier qui se transmet

Le métier de couturière dans le luxe est un métier vieillissant puisqu'il fait partie des métiers où les départs en retraites non remplacés sont fréquents.

Afin de pallier ce problème, c'est un secteur tout entier qui se mobilise pour former les générations suivantes afin de conserver le savoir-faire français en matière de haute couture. Les formations initiales de couturières, peu reconnues, n'attirent pas les jeunes désireuses de travailler

dans la mode. Alors, les maisons et les ateliers prennent elles-mêmes en main la formation de la relève.

C'est illustré par exemple avec le développement de l'Institut des Métiers d'Excellence LVMH, « un programme de formation professionnelle en alternance, du CAP au Master 2, qui permet au groupe LVMH d'assurer la transmission de ses savoir-faire dans les métiers de l'artisanat, la création et la vente auprès des jeunes générations dont il développe ainsi l'employabilité¹ ».

Comme le souligne Daniel Juvin, patron de Grandis², « assurer la transmission des savoir-faire, c'est le défi à relever. Sinon, nous allons mourir³ ». La survie du secteur dépend de sa capacité à former rapidement tout en conservant la haute qualité de la main d'œuvre.

Pourquoi ce métier est-il délaissé ?

Le manque de prestige de celui-ci est mis en cause. En effet, les jeunes attirés par les métiers de la mode sont davantage poussés à se former en tant que styliste ou modéliste. Ces deux métiers sont, effectivement, les supérieurs hiérarchiques des couturières. Ils offrent un salaire plus important et une meilleure reconnaissance sociale.

Les étudiants diplômés des écoles ne suffisent donc pas à répondre au carnet de commandes des maisons de luxes. Ils se tournent donc vers des intérimaires, formés « sur le tas » à la haute couture mais aussi de couturiers indépendants pour une commande précise. Cependant, cette solution représente une perte de temps et d'argent pour l'entreprise. Il privilégie alors une formation interne à la façon de l'IME LVMH. Par ailleurs, certains étudiants qui avaient choisi de se tourner vers le stylisme ou le modélisme, peuvent devenir couturière par manque d'emploi dans les métiers auxquels ils sont formés ou par changement choisi d'orientation.

I – 2. Être mécanicienne

Le métier de mécanicienne est soumis à des prescriptions sur les objectifs et les moyens qui le définissent. Nous expliciterons par la suite les différents gestes qui le caractérisent et son organisation particulière. Ce tableau permet, en premier lieu, de définir les principales attentes du métier au quotidien.

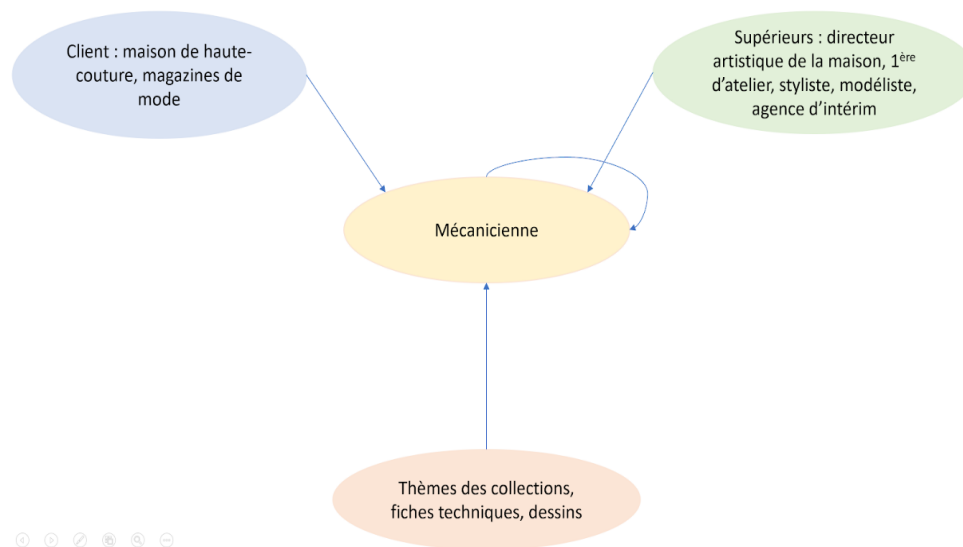
	Formelle	Informelle
Sur les objectifs	Coudre/broder le vêtement dans le temps imparti	Réaliser des coutures/broderies <i>impeccables</i> Participer à l'amélioration de l'image de la marque grâce aux créations
Sur les moyens	Coudre/broder le vêtement à partir des pièces et du matériel mis à disposition	Mettre en place les moyens les plus efficaces permettant de finir le travail dans les temps : développer et mettre en place ses propres astuces de couture/broderie (juste milieu entre automatismes et adaptation aux différentes pièces) Former des collectifs de travail si nécessaire

Figure 1 : Sources de prescription formelles et informelles sur les objectifs et les moyens du métier de mécanicienne (1)

¹ <https://www.lvmh.fr/talents/ime/linstitut-metiers-dexcellence-lvmh/>

² Grandis est un fabricant de vêtements de luxe depuis plus de 20 ans.

³ CHAPUIS Dominique, « Mode : les façonniers préparent la relève ». In : Les Echos, 24 septembre 2013.



Au niveau de l'entreprise :

- Le client prescrit au travailleur de participer à la réalisation d'une pièce vestimentaire de luxe.
- Les supérieurs prescrivent au travailleur de suivre leurs choix dans le résultat attendu, via des fiches techniques et des dessins.
- Les thèmes des collections prescrivent au travailleur de produire dans un style particulier et de s'adapter aux tendances fluctuantes.

Au niveau de l'individu :

- Le travailleur s'auto-prescrit de faire un travail impeccable pour participer à une excellente image de marque.
- Le travailleur s'auto-prescrit de développer de nouvelles techniques pour être plus efficace dans son travail.

Figure 2 : Sources de prescription dans le métier de mécanicienne (2)

A) Les gestes du métier

Les exigences ne sont pas les mêmes pour les domaines du prêt-à-porter et du luxe. Pour le premier, on peut réellement parler d'industrie, de produits normalisés fabriqués dans des usines. Pour ce qui est du luxe, on a une fabrication artisanale de produits uniques, dans des ateliers spécialisés ; c'est cet artisanat même qui donne la valeur au produit.

Les actrices de cet artisanat sont les mécaniciennes, qui peuvent travailler en *freelance*, c'est-à-dire pour leur propre compte, pour des ateliers de broderie qui fournissent les maisons de coutures ou bien directement dans les maisons de couture. Dans ce dernier cas, il est possible de travailler spécifiquement pour des événements en particulier comme la *Fashion Week*, donc sur une certaine période de l'année, ou à temps plein.

Intéressons-nous tout d'abord au cas de la broderie, qui peut se pratiquer de différentes façons. Elle peut être manuelle, donc à la main, avec une aiguille ou un crochet, semi-automatique, à la machine, ou encore mécanique, c'est-à-dire industrielle. Dans le domaine du luxe, la broderie n'est que manuelle de par sa nature artisanale. La tâche consiste à proprement parler de la réalisation d'un dessin, d'un motif ou encore d'un mot sur un tissu à l'aide de différentes techniques de points de broderie. Étant exclusivement manuelle, la broderie se réalise donc grâce à différents outils inertes : le fil à broder, de différentes tailles, le tambour, ou encore cercle à broder, où le tissu est tendu et où la mécanicienne réalise son travail de broderie, à l'aide d'aiguilles. Tout ce matériel est fourni aux brodeuses, qui ne s'en occupent pas.

En outre, elles disposent d'une fiche technique et d'un dessin, qu'elles doivent reproduire à l'identique. Il n'y a pas de prescription des moyens et les brodeuses sont libres d'appliquer les techniques qu'elles veulent ; en revanche, il y a une prescription pour le résultat et la broderie doit être identique à ce qui est représenté sur le dessin. Cependant, il y a parfois un décalage entre ce qui est attendu et dessiné et ce qui est réalisable. En effet, les tissus de par leur matière et leur texture posent de nombreuses contraintes et ne sont pas tous aussi propices à la broderie.

Le travail de couture est différent de celui de broderie, il s'agit là de l'assemblage de différentes pièces de tissu pour donner forme au dessin du styliste. Ce dessin passe d'abord dans les mains du modéliste, qui en tire un modèle tridimensionnel. Les patronniers réalisent ensuite informatiquement les mesures du tissu nécessaire, qui sera découpé dans les bonnes dimensions par les coupeurs avant de passer aux couturières qui vont assembler ces pièces de tissu. Des échanges se mettent alors en place entre couturières et brodeuses : la couturière repère les emplacements où de la broderie est nécessaire, la brodeuse réalise son travail, la couturière assemble le tout et les brodeuses peuvent faire les finitions si cela est nécessaire.

Les couturières reçoivent donc en même temps tissus, papier, patron et dessin du styliste avec parfois une gamme de montage. Leur travail est alors de comprendre comment coudre le tout et elles peuvent enfin se mettre au travail. Tout comme pour les brodeuses, les couturières disposent d'une liberté dans les méthodes employées et chacune a ses propres techniques. Elles disposent alors elles aussi de différents outils : tout d'abord, une machine à coudre, élément central de leur travail, avec des canettes pour enrouler le fil qui vont avec, ainsi qu'un décout-vite, pour défaire les coutures en cas de raté. Des épingles et des feutres solubles sont aussi utilisés, ainsi que des aiguilles pour les finitions.

Finalement, elles mettent ces différents gestes au service d'un but commun : fabriquer un vêtement identique au dessin du styliste, à l'aide des différentes techniques de l'artisanat français afin de contribuer à l'image prestigieuse de la marque (cf. FAST en annexe).

B) Organisation du métier

Couturières et brodeuses travaillent toutes dans des ateliers, mais sont séparées dans la plupart du temps : il existe des ateliers de couture et des ateliers de broderie. Il existe quelques cas d'ateliers mixtes avec couturières et brodeuses, chez Yves Saint-Laurent par exemple, mais ce cas reste très marginal. Dans les deux cas, chaque atelier dispose d'un responsable, le responsable d'atelier, ou première d'atelier qui répartit le travail et qui adapte les effectifs si besoin et qui travaille dans un petit bureau à part. Au contraire, les mécaniciennes ne disposent pas d'un poste de travail fixe dans l'atelier et s'organisent en fonction des affinités. Le lien avec le client n'est réalisé uniquement par le patron de l'atelier. Po

ur ce qui est des couturières, elles restent, tout au long de leur travail en contact avec le modéliste qui sait comment réaliser la couture. Néanmoins, s'il y a des échanges, ces derniers ne se font qu'à l'oral, et pas sur papier ou sur ordinateur.

Dans les ateliers de couture ou de broderie, l'organisation en collectifs n'est pas prescrite : si des collectifs se forment, c'est par choix des mécaniciennes qui décident de travailler à plusieurs de par la difficulté du travail qui l'impose. Ainsi, chacune a ses propres astuces mais l'organisation en collectifs en favorise le partage, ce qui permet aux travailleuses d'être plus rapides dans ce qu'elles entreprennent.

La création de collectif se retrouve également pour les mécaniciennes en *freelance* qui se regroupent et se déplacent ensemble, d'atelier en atelier, en fonction des commandes des différentes maisons de couture.

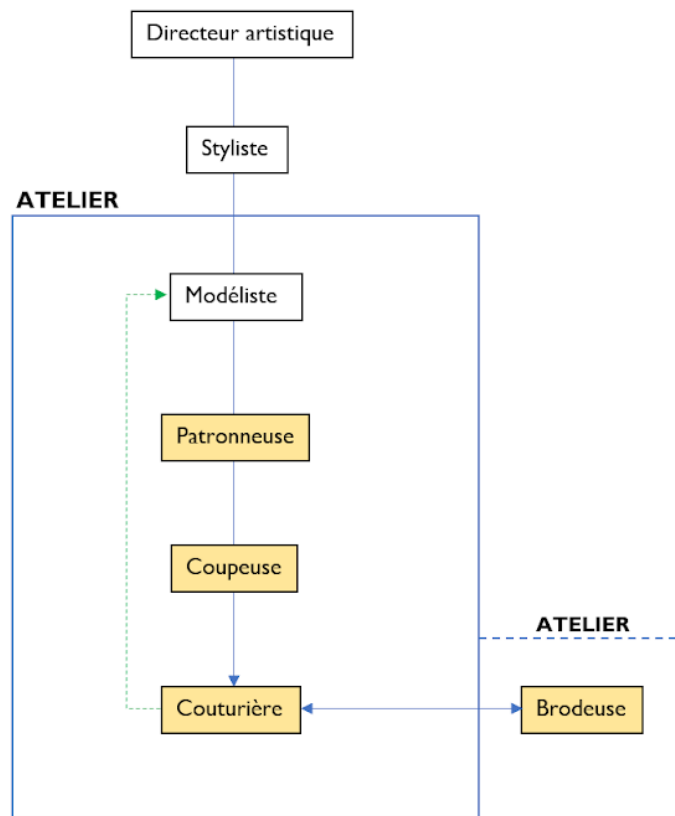


Figure 3 : Schéma du processus de création et de l'organisation spatiale

II – Des mécaniciennes passionnées mais exécutantes

Au cours de notre étude, nous avons pris conscience de la passion qu'éprouvent les mécaniciennes quant à leur métier. Pourtant, elles ne peuvent pas exprimer leur côté artistique dans les pièces qu'elles produisent et sont donc réduites à de « simples exécutantes ». Finalement, leur passion est éprouvée par la persistance du réel et mise à rude épreuve.

Domaine d'activité / ex de tâche	Prescription	A qui bénéficie le résultat du travail ?	Produit principal du travail, valeur ajoutée	Qu'est ce qui est censé aller de soi ?	Sources de résistance, d'écart prescrit / réel	Sensibilités développées par le travailleur
Assembler les pièces grâce à la couture Décorer des tissus en ajoutant des motifs Ex : vérification des pièces brodées dans les ateliers délocalisés	Prescription sur le résultat attendu Aucune prescription sur les moyens/techniques à mettre en œuvre	À la couturière, au styliste puis au client	Assemblage du vêtement Ajout de motifs ornementaux	Compréhension de la fiche technique et des dessins Couture/ Broderie réalisable en pratique et dans les temps	Non adaptation des matériaux à la bonne retranscription du dessin Erreurs possibles en amont du processus de production	Initiative et proposition au styliste Développement de ses propres techniques de couture et de broderie Acquisition d'une autonomie Acquisition d'automatismes

Figure 4 : Sources de prescription dans le métier de mécanicienne (3)

II – 1. De la passion pour l'art à une profession...

De par son côté manuel et traditionnel, le métier de mécanicienne peut être considéré comme un métier de passion. En effet, le choix de cette profession s'est réalisé dans un contexte à la fois très marqué par un intérêt pour le manuel mais également pour la mode – plus précisément la haute couture – en tant qu'art et moyen d'expression et d'émancipation. Contrairement au prêt-à-porter, la haute couture se revendique effectivement comme un art fait de l'absence d'*utilité immédiate* : les vêtements fabriqués sont moins portés que regardés.

L'importance des artistes dans le luxe est soulignée par Yves Saint-Laurent : « La mode est un métier qui n'est pas tout à fait un art, mais qui a besoin d'un artiste pour exister...⁴ ».

Le travail de la mécanicienne est en effet un travail de création de pièces uniques, qui sera potentiellement contemplé par une multitude d'individus à travers les défilés et magazines. Les mécaniciennes éprouvent ainsi une certaine fierté face à leur travail, de par la beauté et la portée du résultat. De plus, elles savent que leur savoir-faire est indispensable pour la réalisation de ces pièces, qui ne peuvent pas être produites en industrie. C'est un savoir-faire qui s'est souvent transmis jusqu'à elles et qu'elles pourront transmettre à leur tour. Elles se situent donc au cœur de la chaîne de transmission d'un savoir-faire, de techniques, à forte valeur d'ancienneté et qui font partie du patrimoine français.

Ainsi, la beauté du travail de mécanicienne ne résiderait-elle pas dans cette transmission de savoir-faire, dans la passion que chacune éprouve quant à son métier ? Lors de nos entretiens, nous avons pu comprendre que de nombreux problèmes résidaient dans les métiers de couturière et de mécanicienne, et les travailleuses en sont bien conscientes. Pourtant, elles ne quittent pas leur

⁴ <https://www.artistikrezo.com/art/la-mode-est-elle-le-dixieme-art.html>

métier et continuent, chaque jour, de travailler dans leur atelier : car c'est la passion qui les entraîne, qui les motive, et c'est sans aucun doute ce qui fait la beauté du métier de mécanicienne. Beauté accentuée par la création de manière totalement autonome de collectifs de travail stimulants et rassurants. Ils permettent la transmission et l'enrichissement du savoir-faire nécessaire à la réalisation du métier par le partage d'astuces acquises avec l'expérience. En effet, les techniques à adopter pour réaliser un vêtement dépendent du matériel utilisé, de ce qui est demandé ; ce n'est pas totalement un travail de répétition et il nécessite des savoirs sur chacune des situations qui peuvent être rencontrées, savoirs qui sont ainsi dans la pratique partagée.

II – 2. ...marquée par une liberté de création réprimée

Or, le monde du luxe ne laisse place qu'à quelques rares artistes et l'art n'est pas une pratique des mécaniciennes : leur passion est réprimée par le peu de libertés qui leur est accordé.

A) Un secteur immobile

Si l'on remonte dans l'histoire jusqu'à l'Ancien Régime, les couturières n'étaient que de simples exécutantes. Il n'y avait aucune possibilité de création de leur part et leur activité ne consistait qu'en la réalisation de pièces commandées par la cour : « ces ouvrières restent de simples exécutantes se bornant, en un mot, à tirer l'aiguille...⁵ ». Certes, quelques personnes disposent d'une influence et d'une possibilité de créer, mais il ne s'agissait que d'une élite. Citons comme exemple Rose Bertin, devenue ministre de la mode de Louis XVI, qui disposait d'une liberté de création en « anticipant les désirs de la reine⁶ ». C'est donc cette élite qui créait et les couturières qui exécutaient.

De nombreux parallèles peuvent être réalisés entre ce constat du passé et ce qu'il se passe aujourd'hui. En effet, les mécaniciennes disposent bien souvent d'aussi peu de liberté de création que sous l'Ancien Régime. Elles disposent d'une fiche technique et de dessins et doivent travailler la matière pour fabriquer un vêtement fidèle aux plans. Ces derniers sont décidés plus en amont de la hiérarchie, par les stylistes et modélistes. Ce sont ces personnes-là qui disposent de la liberté de créer, bien qu'elle soit relative, étant dictée par le choix des thèmes des collections.

B) Un manque de reconnaissance

Hiérarchique

C'est parce que le métier de mécanicienne ne dispose que de trop peu de reconnaissance et de possibilités de création que les étudiantes sont poussées dans leurs études à atteindre le « cran au-dessus », c'est-à-dire modéliste ou styliste ; à la manière des élèves de lycée qui sont encouragés à poursuivre leurs études pour devenir cadres plutôt que d'arrêter les études et devenir ouvriers.

Mais cette partie haute de la hiérarchie n'acquière pas la maîtrise pratique des mécaniciennes. Ces dernières connaissent en effet les situations pour lesquelles des problèmes vont naître (à cause de la matière d'un tissu par exemple). Néanmoins, les stylistes et modélistes

⁵ MILLERET, Guérolée. *Haute couture. Histoire de l'industrie de la création française. DEs précurseurs à nos jours*. p.14

⁶ *ibid.*

n'écoutent pas souvent les travailleuses et ont besoin de preuves, de voir de par leurs propres yeux ce qui ne fonctionne pas avant de remettre en cause leurs exigences. De plus, leurs demandes peuvent être irréalistes et la demande est parfois trop importante par rapport au temps accordé.

Sociétale

La séparation des différents ateliers (couture, broderie) accentue cette marginalisation des mécaniciennes. Les différents acteurs ne réalisent qu'une partie du processus de création et les brodeuses ne peuvent par exemple pas voir le produit final. Elles ne disposent pas d'une vue d'ensemble du processus de création, mais seulement là où elles interviennent. Il ne leur reste que les défilés ou les expositions, où elles pourront contempler le fruit de leur travail, sans même que leur nom ne soit mentionné. L'œuvre sort de « nulle part », c'est la maison qui la produit, mais pas les mécaniciennes, ni même les autres acteurs. La gloire de la réussite d'un show impressionnant revient systématiquement à la folie créative du directeur artistique.

C) Individuation sociétale

Dans cette partie, nous nous intéresserons à la fonction d'individuation sociétale du travail et pourquoi celle-ci et toutes les sous-fonctions qui en découlent ne sont pas présentes dans le métier de mécaniciennes.

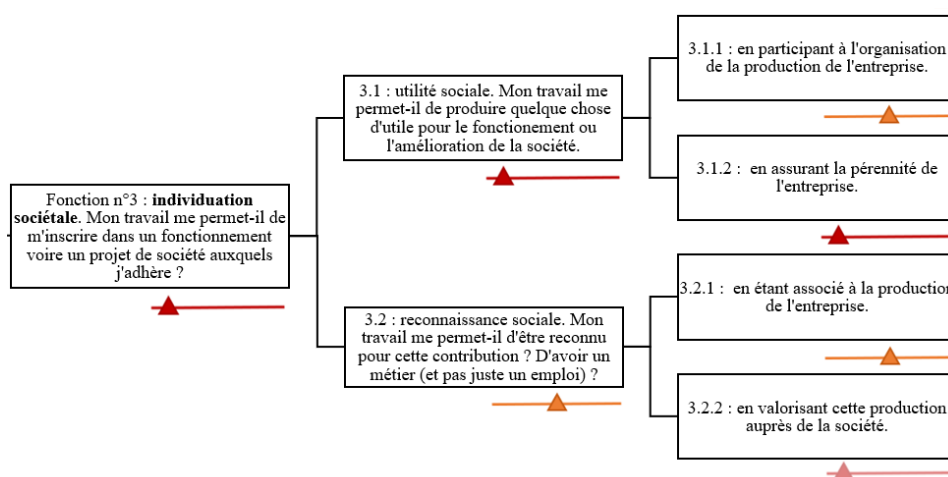


Figure 5 : Partie « Fonction n°3 » de l'outil **Fonctions du travailler** (en annexe)

C'est lors de ce processus qu'ont lieu la plus grosse part du gaspillage dans le secteur de la haute couture. La couturière reçoit tout d'abord le patron et les tissus et doit les coudre. Cependant, la première version n'est pas celle qui se retrouvera sur le podium lors du défilé. En effet, il est possible que le premier tissu imposé ne corresponde pas au rendu imaginé par le styliste. La couturière va donc essayer d'autres styles de tissus. Des dizaines de prototypes peuvent alors se succéder avant que le vêtement soit validé par le styliste.

Point saillant : un management déliquescent

Le but de la coopération entre les stylistes et les mécaniciennes est de rendre réel le vêtement dessiné. Le styliste imagine une forme, une matière, des volumes, des mouvements... À l'image de la philosophie hylémorphique d'Aristote, chaque vêtement imaginé possède une matière et une forme données. Cependant, on observe de manière récurrente dans ce processus que cette paire indissociable formée par le styliste n'est pas possible dans le Réel. En effet, la mécanicienne éprouve des contraintes physiques dans le réel que le styliste n'a pas dans son imagination. Certains tissus ne peuvent pas donner certaines formes, certains volumes ou certains des mouvements souhaités. Ainsi la transduction entre le vêtement imaginé et le vêtement réalisé ne peut aboutir et ainsi décevoir le styliste. Pour prévenir cela, les mécaniciennes font parvenir au styliste leurs doutes concernant la faisabilité du vêtement et proposer des ajustements pour cela se rapproche du rendu souhaité. Cependant, les stylistes ont peu de reconnaissance pour les mécaniciennes et veulent voir par eux-mêmes la réalisation du vêtement pour reconnaître par eux-mêmes que ce n'est pas possible. Un sentiment de frustration est alors observé des deux côtés et peut générer des tensions entre les différents corps de métiers. Afin d'arranger cela, on peut imaginer une vérification obligatoire de la faisabilité du vêtement et l'aval de la première d'atelier pour la réalisation d'un vêtement. Cela permettra de gagner du temps et des ressources et à terme, d'améliorer la reconnaissance des mécaniciennes.

Le gaspillage

A l'instar de la couturière, la brodeuse peut rencontrer les mêmes problèmes. Ces allers-retours incessants entre la couturière, la brodeuse et le styliste génèrent alors un énorme gaspillage de matière, souvent précieuse et de grande qualité. Il en va de même pour les ornements : il y a un énorme gâchis de paillettes, de pierres ou de plumes.

Pour éviter ce gaspillage, les mécaniciennes peuvent proposer dès le début un tissu qui lui semble plus adapté pour la commande et pour le rendu souhaité par le styliste. C'est son métier que de connaître les différents tissus et leurs particularités. Cependant, leur position hiérarchique fait que leur point de vue est rarement écouté et le styliste préfère perdre du temps et de l'argent pour voir par lui-même.

Tout ce gaspillage est, par ailleurs, lié au fait que les maisons mettent énormément d'argent dans la haute couture et dépensent sans compter pour réussir le show le plus impressionnant de la saison. Tout cet argent à disposition permet ce gaspillage à outrance.

La délocalisation

La délocalisation est un processus qui consiste à transférer une partie des activités d'une entreprise, de ses capitaux ou de ses employés vers un autre pays, pour des raisons économiques.

Il semble que la première forme de délocalisation date des années 1860, lorsque Singer, une entreprise américaine de montages de machines à coudre, décide d'installer une partie de sa production dans un pays moins coûteux en main d'œuvre (en l'occurrence l'Ecosse). Cette pratique va ensuite être reprise par de plus en plus d'industriels, venant tous des pays développés : c'est le

début de la délocalisation quasi-systématique par les entreprises afin d'améliorer leur chiffre d'affaire. Ces dernières choisissent en général d'établir leur centre de production dans des pays peu développés où la sécurité sociale est moindre, voire inexistante. Régulièrement, la vie des êtres humains qui travaillent pour les Occidentaux est mise en danger.

A l'instar des grandes chaînes de magasins de vêtements – telles que Zara, Primark, Nike, etc. – les maisons de couture ont elles aussi recours à la délocalisation. Lors de nos deux entretiens, nous avons découvert que les marques de luxe délocalisent une partie de leur production en Inde. A Mumbai, plus de 100 000 Indiens exercent le métier de brodeur. Ils y sont appelés les *ari* ; les couturiers les *zardori*. Tous travaillent des jours entiers (environ 14 heures par jour), dans des ateliers mal équipés, dangereux : les *kharkanas*. Il y fait très chaud, l'atmosphère est étouffante et seules quelques fenêtres ont été installées à l'intérieur afin d'amener un peu de lumière aux couturiers. Ils travaillent assis par terre, serrés les uns contre les autres. Pourtant, ils parviennent à réaliser à l'intérieur de ces espaces insalubres, des pièces d'une qualité remarquable et leur savoir-faire est « applaudi dans les défilés des collections de haute couture »⁷. Ils ne sont cependant pas reconnus dans leur pays et sont même souvent critiqués, jugés en bas de l'échelle sociale. Ce n'est pas le cas en France, où les couturières et brodeuses ont quand même un certain statut social.

Qui plus est, la délocalisation a aussi un fort impact environnemental : en effet, les allers-retours entre la France et l'Inde sont fréquents. Bien qu'ils soient souvent effectués par voie maritime, les transferts de pièces de luxe peuvent aussi être réalisés par voie aérienne (lorsqu'il s'agit d'une « urgence »), ce qui augmente considérablement le CO₂ rejeté.

La délocalisation n'est pas toujours assumée pleinement par les maisons de couture, qui prônent un « savoir-faire à la française ». Cependant, la réalisation de certaines borderies n'est pas systématiquement délocalisée en Inde : des maisons (Yves Saint-Laurent par exemple) les font faire par des couturiers indépendants (*freelance*) dans Paris.

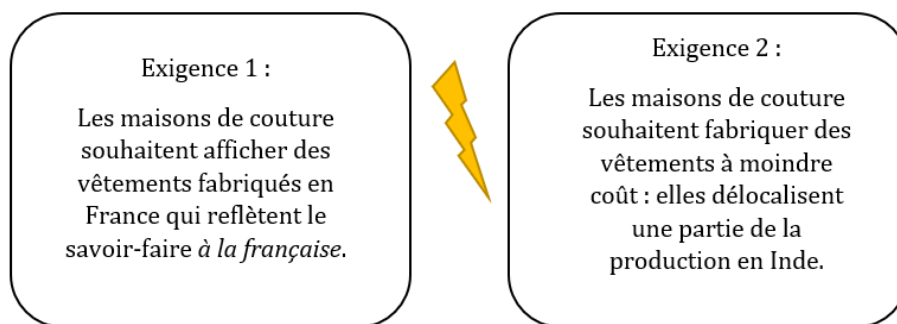


Figure 6 : Tension entre l'envie de préserver le savoir-faire français et l'objectif productiviste de réduction des coûts

Finalement, ce manque d'individuation sociétale couplé aux autres contraintes de l'emploi, les poussent à se tourner vers d'autres possibilités d'exercices du métier.

⁷ https://www.lemonde.fr/m-styles/article/2012/09/07/les-indiens-petites-mains-du-luxe_1756515_4497319.html

II – 3. Un essoufflement au cours de la carrière : « je ne ferai pas ça toute ma vie !⁸»

S'il est nécessaire d'entretenir une passion pour le travail manuel et pour la mode pour être mécanicienne, cette même passion est utilisée à des fins d'augmentation de la durée de travail ; cela devient un prétexte pour les heures supplémentaires. Elles peuvent s'élever au-delà de 125 heures à l'année. Ce travail supplémentaire est pour autant rémunéré et récupéré sous forme de congés, ce qui permet aux mécaniciennes de disposer de deux mois de congés payés.

Cette flexibilité horaire s'explique par des différences significatives de charge de travail tout au long de l'année. Le rythme augmente ainsi sensiblement pendant les périodes de collection. Il est peu supportable et entraîne de nombreux problèmes liés au travail sur table comme des maux de dos, des tendinites, des cervicalgies ainsi que des troubles visuels précoces du fait de leur concentration visuelle sur des petits détails. En outre, l'utilisation de machines à coudre constitue aussi un risque de blessures aux doigts.

C'est pourquoi de nombreuses mécaniciennes préfèrent passer en *freelance* plutôt que de rester en atelier : elles peuvent ainsi gérer leur temps de travail et éviter des périodes de stress prolongées ainsi que les problèmes physiques engendrés. L'inconvénient principal du *freelance* reste une non sécurité en cas d'accident : la mécanicienne est alors seule et doit gérer son incapacité de travail.

Finalement, c'est en quittant le secteur du luxe et en devenant par exemple professeur de couture, que la couturière que nous avons interrogée espère pouvoir s'épanouir pleinement.

⁸ Phrase tirée d'un entretien réalisée avec une couturière.

Conclusion

Le métier de mécanicienne est un métier de l'artisanat empreint de beauté, que ce soit dans la transmission du savoir-faire ou dans les techniques anciennes utilisées. Cette transmission du savoir-faire s'accompagne d'une transmission des pratiques dans l'organisation du processus de production. Aussi ses problèmes se sont figés dans le temps : les mécaniciennes ne restent que de simples exécutantes, et ne sont que bien peu écoutées par la partie haute de la hiérarchie qui demeure très marquée, avec de bien minces possibilités d'évolution. De plus, si l'industrie du luxe est une spécialité très française, elle n'en reste pas moins un *business* comme les autres. Réduction du coût de production et délocalisations sont ainsi au goût du jour.

De plus, les acteurs du secteur, conscients des problèmes de leur métier, envisagent de quitter le domaine du luxe afin de s'individuer psychologiquement et socio-professionnellement, sans pour autant quitter leur passion.

Références

<https://fhcm.paris/fr/la-federation/histoire/>

<http://histoire-du-costume.blogspot.com/2012/06/la-naissance-de-la-haute-couture-et-du.html>

https://books.google.fr/books/about/Haute_couture.html?id=lq0eCgAAQBAJ&printsec=frontcover&source=kp_read_button&redir_esc=y#v=onepage&q&f=false

https://www.momox-shop.fr/guenolee-milleret-haute-couture-histoire-de-l-industrie-de-la-creation-francaise-des-precurseurs-a-nos-jours-gebundene-ausgabe-M02212140983.html?variant=UsedVeryGood&gclid=Cj0KCCQjwuLPnBRDjARIsACDzGL1tt0b_RwB97tjvs12BcKSd2eB-WvlGvhHHfRZuHAZCCW-indJipR8aArJmEALw_wcB

https://www.lemonde.fr/m-styles/article/2012/09/07/les-indiens-petites-mains-du-luxe_1756515_4497319.html

Tables des figures

Figure 1 : Sources de prescription formelles et informelles sur les objectifs et les moyens du métier de mécanicienne (1)

Figure 2 : Sources de prescription formelles et informelles sur les objectifs et les moyens du métier de mécanicienne (2)

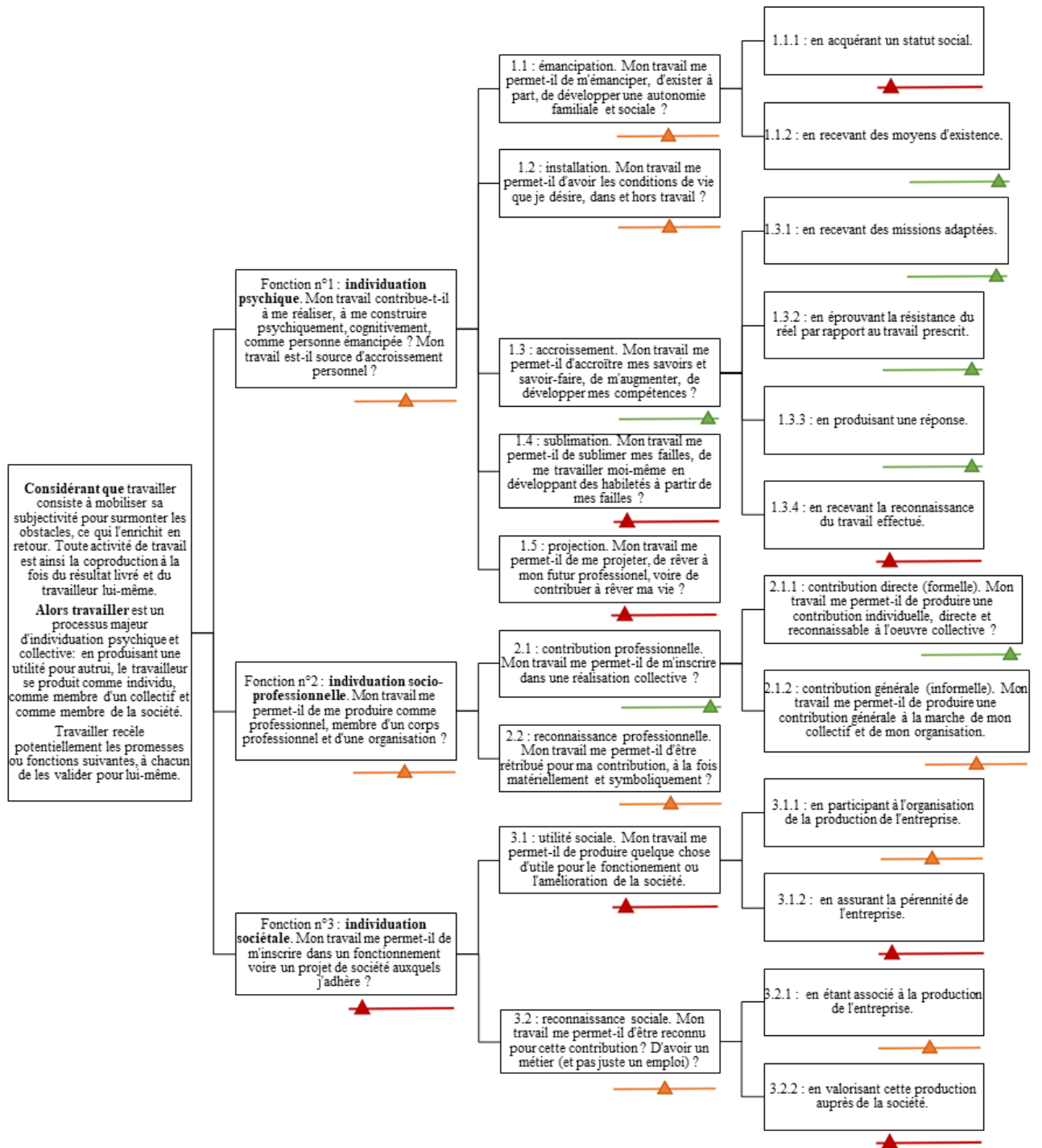
Figure 3 : Schéma du processus de création et de l'organisation spatiale

Figure 3 : Sources de prescription formelles et informelles sur les objectifs et les moyens du métier de mécanicienne (3)

Figure 5 : Partie « Fonction n°3 » de l'outil **Fonctions du travailler** (en annexe)

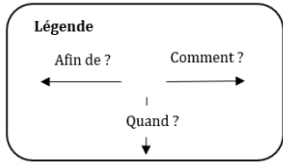
Figure 6 : Tension entre l'envie de préserver le savoir-faire français et l'objectif productiviste de réduction des coûts

Annexes



Outil fonctions du travailler

Outils FAST



EFTH : L'objectif est de fabriquer un vêtement identique au dessin du styliste, à l'aide de différentes techniques de l'artisanat français afin de contribuer à l'image prestigieuse de la marque.

